

Une histoire de la langue française a visée sociologique: L'approche méthodologique de Marcel Cohen

A history of the French language from a sociological perspective: Marcel Cohen's methodological approach

Pierre Swiggers*
Auteur invité

RÉSUMÉ

En 1947 le linguiste français Marcel Cohen publia une histoire de la langue française qui se signale par une visée sociologique très explicite. L'auteur, disciple de Meillet et communiste convaincu, se propose d'étudier la langue française et son évolution comme un fait social, l'évolution du système communicatif étant principalement déterminée par des facteurs externes. L'analyse des principes théoriques de Cohen – dialectique de différenciation et d'unification; enchevêtrement de la diachronie et de la synchronie; combinaison de la linguistique interne et de la linguistique externe – est suivie par l'examen de son interprétation et sa périodisation de l'histoire de la langue française. Dans le bilan final les points forts et les points faibles de son approche sont relevés.

Mots-clé: approche sociologique; (méthodologie de) l'histoire de la langue; langue française; langue et société; Marcel Cohen; Antoine Meillet

DOI: <https://doi.org/10.18364/rc.2023n64.1335>

* Center for the Historiography of Linguistics (CHL), University of Leuven (BELGIUM), pierre.swiggers@kuleuven.be, orcid: 000-0001-9814-2530

ABSTRACT

In 1947 the French linguist Marcel Cohen published a history of the French language marked by an explicitly sociological perspective. The author, a disciple of Meillet and a convinced communist, proposes to study French and its evolution as a social fact, the evolution of the communicative system being mainly determined by external factors. Following the analysis of Cohen's theoretical principles – the dialectics of differentiation and unification; entanglement of diachrony and synchrony; the linking of internal and external linguistics – his interpretation and his periodization of the history of the French language are examined here. In the concluding assessment, the strengths and weaknesses of Cohen's approach are pointed out.

Keywords: French language; language and society; (methodology of) language history; sociological approach; Marcel Cohen; Antoine Meillet

Introduction

1947, une date marquante: Marcel Cohen¹, disciple d'Antoine Meillet et lui-même spécialiste des langues sémitiques, publie à Paris, chez les Éditions «Hier et Aujourd'hui», une histoire de la langue française qui s'ouvre

1 Marcel (Samuel Raphaël) Cohen, né en 1884 à Paris dans une famille d'origine juive, obtint sa licence ès lettres en 1904 et l'agrégation de grammaire en 1908. Dès 1903 il avait suivi l'enseignement d'Antoine Meillet (1866–1936) à l'École des Hautes Études et s'était ouvert à la sociologie du langage élaborée par son maître. Ce dernier l'orienta vers le domaine sémitique: en 1905, Cohen s'inscrivit à l'École des Langues Orientales et obtint son diplôme avec une thèse sur le parler arabe des Juifs d'Alger (texte remanié: Cohen 1912). Après la Première Guerre mondiale, Cohen reprit son enseignement à l'École des Langues Orientales. En 1924, il présenta à la Faculté des Lettres de Paris deux thèses de doctorat, qui font preuve de son orientation comparatiste dans le domaine sémitique (Cohen 1924a, 1924b). Dans les années 40 et 50 Cohen publia quelques ouvrages de grande envergure: *Le langage: structure et évolution* (Cohen 1950a), *Pour une sociologie du langage* (Cohen 1956) et *La grande invention de l'écriture et son évolution* (Cohen 1958). Entre 1950 et 1972, Cohen a consacré de nombreux travaux à des aspects structuraux, fonctionnels et évolutifs de la langue française (rassemblés dans Cohen 1950b, 1963a, 1963b, 1970, 1972). Cohen est mort en 1974 à Viroflay (cf. Catach 1975). Une bibliographie de ses très nombreuses publications (jusqu'en 1970) se trouve dans Cohen (éd. 1970).

par deux passages (en traduction française) tirés de *Die deutsche Ideologie* de Marx et Engels, dont le premier proclame une vue sociale, «pratique» et «déterministe» du langage²:

«L' «esprit» porte dès l'origine la malédiction d'être «pris» dans la matière qui se présente ici sous la forme de couches d'air en vibration, de sons, bref, du langage. Le langage est aussi ancien que la conscience – le langage est la conscience pratique, existant aussi pour d'autres hommes, donc existant aussi véritablement pour moi-même, et le langage, comme la conscience, provient seulement du besoin, de la nécessité de communiquer avec d'autres hommes [*Die deutsche Ideologie*, Berlin: Marx-Engels-Lenin Institut, pp. 19-20]». (Cohen 1947: 7)

En conclusion de son ouvrage l'auteur brosse une visée du futur de la langue française appuyée sur ses convictions politiques³ et sociales:

«Les destinées ultérieures de la langue française seront liées à celles de la population laborieuse du pays, dans le jeune monde nouveau des machines et de l'instruction pour tous». (Cohen 1947: 354)

Cette *Histoire d'une*⁴ *langue: le français (des lointaines origines à nos jours)*⁵ est présentée comme la synthèse d'un enseignement vulgarisateur⁶,

2 Le métalangage de Cohen est empreint de la terminologie et phraséologie marxistes basées sur une dialectique de la dichotomie (enfants du peuple—enfants riches; classe populaire—classe dominante; ouvriers—patrons...), sur des rapports de force et sur de perpétuels sous-entendus à des disparités sociales. Dans le capitalisme libéral («l'économie bourgeoise»), deux forces principales s'affrontent donc: la bourgeoisie et le prolétariat.

3 Celles-ci sont explicitées dans Cohen (1948).

4 Le gras est nôtre.

5 Nous citerons le texte d'après l'édition originale. L'ouvrage a été réédité par les Éditions Sociales en 1967 (comportant une mise à jour); réimpressions: en 1973 et en 1987. Pour un aperçu du contenu de l'ouvrage, voir l'Annexe.

6 Voir la note sur l'histoire et le but de l'ouvrage: «Cet ouvrage résumé – mise au point de cours professés à l'Université ouvrière de Paris de 1933 à 1938 – est destiné à donner aux lecteurs un aperçu du développement de la langue française et, à

dans lequel l'auteur a voulu diffuser⁷ ses idées en matière de linguistique sociologique, de linguistique générale et d'histoire des langues.

Mettant en rapport constant les faits de langue avec les événements et les faits de civilisation en général (cf. section 1, ci-dessous), Marcel Cohen expose ses convictions politico-sociales: la langue est étudiée comme un *fait social* et son étude requiert une vue interdisciplinaire dans laquelle la linguistique⁸ constitue le cadre fédérateur pour d'autres disciplines. Son aperçu historique de la langue française, qui combine histoire interne et histoire externe, synchronie et diachronie, accorde une importance considérable au rapport entre l'écrit et l'oral, aux dialectes, à la variation selon les registres (argot, langages technologiques, etc.)⁹, les classes et les individus, mais aussi à la variation sociolinguistique dans le temps et l'espace (cf. l'attention accordée au français régional). L'auteur retrace les mouvements dialectiques

son propos, des questions linguistiques en général. [...] Le manuscrit a été lu par Charles Bruneau, professeur d'histoire de la langue française à la Sorbonne, que je remercie pour son contrôle et ses informations complémentaires» (Cohen 1947: 11). — Charles Bruneau, disciple puis collaborateur de Ferdinand Brunot, publiera lui-même plus tard une histoire de la langue française (Bruneau 1955-58).

- 7 En «engageant» ses lecteurs: à certains endroits de son ouvrage, l'auteur s'adresse directement à son public. Cf. Cohen (1947: 93): «L'exposé est extrêmement sommaire et simplifié au possible. C'est utile pour donner en peu de pages une idée d'ensemble assez facilement compréhensible; et il faut bien, dans un exposé de ce genre, écarter autant que possible les questions obscures et controversées. Seulement, il ne faudrait pas que personne vienne à s'imaginer qu'il n'y a pas de telles questions. Au contraire ayez, lecteurs, conscience des difficultés du sujet, de nos ignorances, et des embarras des spécialistes».
- 8 Chez Marcel Cohen, la linguistique est considérée selon une triple dimension: historique, générale, descriptive. Elle est historique dans la mesure où elle cherche à reconstituer l'histoire de *chaque* langue ou famille de langues (dans une vue «descendante»: indo-européen; latin; français et ses «dialectes»). Elle est générale en ce sens qu'elle tente de dégager des «totalités», des ensembles, des formules voire des lois systémiques. Enfin, elle se veut descriptive en tant qu'elle cherche à connaître en détail les langues et leurs variétés faisant l'objet de l'analyse.
- 9 Voir par exemple Cohen (1947: 82-88, 186, 235-236, 290-291, 295-298).

des sociétés et des langues. Dans une langue accessible à tous, il dégage de la multitude des faits les lignes directrices de l'évolution du français. Son histoire de la langue est aussi impitoyablement critique à l'égard de certaines idéologies «capitalistes» et de certains mouvements de pensée; en témoignent les deux passages suivants:

«Au total, ils [= les instituteurs] sont restés près de leurs origines populaires, et puisque la caste intellectuelle est toujours alliée à la classe dominante, la liaison des instituteurs avec la classe ouvrière organisée (la plupart des instituteurs faisant partie des syndicats membres de la C.G.T.) est une marque par elle-même de la direction que prennent les rapports de force entre les classes; la haute bourgeoisie militante a si bien senti le danger qui la menace de ce côté qu'elle n'a cessé, avec le clergé, d'attaquer les instituteurs et qu'elle a lutté par toutes sortes de moyens contre l'école publique». (Cohen 1947: 275)

«La collusion trop fréquente de la haute classe possédante avec le régime nationaliste-socialiste hitlérien allemand s'est accompagnée d'une offensive contre l'instruction». (Cohen 1947: 345)

1. Les rapports entre langue et société: les axiomes de la sociologie du langage de Marcel Cohen

Il est parfaitement possible, et tout à fait légitime, d'écrire une histoire de la langue (française) en s'abstenant d'une prise de position théorique¹⁰; à la rigueur, l'auteur(e) d'un tel ouvrage peut se cantonner dans une conception fixiste de l'histoire en tant que récit factuel. On ne peut contester d'ailleurs qu'une histoire de la langue est toujours, dans une large mesure, une histoire d'événements, de faits et de processus historiques: l'auteur(e) d'une histoire de la langue ne saurait se soustraire à un repli sur les données incontournables. Toutefois, Marcel Cohen affirme d'emblée son parti pris *théorique*: il s'agit

10 Pour une discussion des problèmes théoriques liés aux buts et méthodes du genre «histoire de la langue» voir Swiggers (2004a).

pour lui, en représentant fidèle de l'approche sociologique¹¹ préconisée par son maître Meillet, d'étudier les rapports «d'action et de réaction» très complexes qui existent entre la langue et la société. La corrélation a non seulement une explication *historique*, à savoir que les langues évoluent et se transforment dans un cadre social, mais elle a aussi un fondement *anthropologique* non contingent: le langage humain est un *outil* intellectuel qui a son origine dans le fait que les êtres humains vivent en groupe.

La théorie linguistique de Marcel Cohen se laisse cerner en quelques *axiomes de base*.

(I) L'axiome premier est que le langage est un fait humain, et plus particulièrement un outil développé par l'homme. Le développement du cerveau et l'avènement du langage se sont accomplis de manière concomitante. Grâce à son intelligence, l'homme a développé des outils¹², au service de la collectivité. L'utilisation d'outils diversifiés garantit la supériorité de l'homme sur l'ensemble des animaux: le recours à l'outil suppose une préparation antérieure à l'acte posé. Le langage est un outil de médiation à portée universelle.

«Le langage est aussi un outil; c'est l'instrument qui permet de concerter le travail et les entreprises du groupe, d'assurer à la fois la continuité et les initiatives dans toutes les relations entre les hommes; c'est la plus universelle des institutions, qui conditionne les autres. Mais à son tour le langage dépend, dans son fonctionnement, des conditions sociales».
(Cohen 1947: 18-19)

11 Cohen a exposé sa propre conception d'une sociologie du langage (cf. Cohen 1956 et 1971); pour une discussion de sa conception nous renvoyons à notre analyse critique (Swiggers 1997).

12 Rejoignant les idées de Marcel Mauss (cf. Mauss 1966) et de ses disciples, Cohen aborde le langage comme une *technique*, qui est, d'un côté, corporelle (la manifestation du langage dépend d'un certain nombre d'organes, dont la fonction primaire n'est d'ailleurs pas linguistique) et, de l'autre, mentale. Sur la sociologie de Mauss, voir l'analyse fouillée de Cazeneuve (1968).

(II) Fait humain, le langage est aussi un fait social: c'est un instrument de communication qui est «adapté à tout ensemble distinct de gens vivant ensemble» (Cohen 1947: 15). La communication est souvent prise en charge par la combinaison du langage articulé et des moyens kinésiques: mouvements de parties du corps, mimique gestuelle et visuelle. C'est là ce que Cohen entend par «*la fonction langage*»¹³: une disposition générale à communiquer à l'aide de signes vocaux initialement accompagnés de gestes. Cette fonction se concrétise dans les diverses langues humaines et l'historicisation de «*la fonction langage*» s'est faite dans des conditions sociales particulières. L'universalité fonctionnelle se manifeste ainsi dans une diversité¹⁴ historico-sociale: c'est un pan de cette diversité que Marcel Cohen entend analyser dans son livre, à savoir l'histoire d'une langue, en l'occurrence le français. L'étude de l'histoire du français revêt donc une importance directe pour l'examen des sociétés: «Le français est une langue de civilisation dont on connaît assez bien l'état présent, l'histoire, les origines. C'est un bon objet d'observation. Connaître les grandes lignes de son histoire est utile pour tous ceux qui s'intéressent à la science des sociétés» (Cohen 1947: 9).

(III) C'est en rapport direct avec cette visée de la langue comme fait social historicisé que Marcel Cohen met en avant un troisième axiome: celui d'une corrélation¹⁵, c'est-à-dire d'un lien explicatif fort, entre état de langue

13 Cf. Cohen (1947: 15-19) et voir aussi Cohen (1950).

14 Cette diversité s'accompagne d'une part d'identité (et de similarité): l'identité s'explique par une filiation commune. L'étude des filiations communes relève de la linguistique historico-comparative. Dans le second chapitre de son ouvrage, Cohen présente un aperçu général des familles de langues, avant de se concentrer sur la filiation indo-européenne → latin → (langues romanes, dont le) français (cf. note 8). Rappelons que Cohen fut co-éditeur, avec Meillet, d'un recueil collectif consacré aux *Langues du monde* (Meillet et Cohen éds 1924) [Deuxième édition, révisée et augmentée: 1952].

15 Comme Cohen (1947: 37) l'admet, il n'y a pas toujours recouvrement chronologique entre structure sociale et structure linguistique (en l'occurrence, grammaticale): «Certains archaïsmes de la structure sociale s'accompagnent d'archaïsmes de langage. [...] D'autre part, il faut se garder de croire qu'il y ait toujours synchronisme

et état de société¹⁶. De fait, c'est là une prise de position par laquelle il se rattache directement à la linguistique sociologique de Meillet et par laquelle il s'oppose à la doctrine néo-grammairienne, fondée sur une conception idéalisée de l'évolution de langues en vase clos¹⁷.

2. Les principes théoriques sous-tendant le projet de Marcel Cohen

L'histoire des langues est non seulement l'histoire du développement de la fonction langage, c'est-à-dire l'évolution d'une capacité sémiotique vers une plus grande diversification et spécialisation. Elle est aussi l'histoire de l'évolution de systèmes de signes, en rapport avec des groupes sociaux, des contextes géographiques et des faits politiques, économiques et institutionnels changeants. Pour étudier cette histoire, Cohen met en œuvre trois principes théoriques:

(a) celui de la tension dialectique entre deux tendances, qu'Antoine Meillet avait déjà identifiées (cf. Swiggers 1985): la tendance à la *différenciation* et la tendance à l'*unification*. Cohen insiste sur le fait que cette dialectique est récurrente à travers la longue filiation du français, depuis l'indo-européen en passant par le latin¹⁸;

entre l'évolution sociale et le détail de l'évolution des formes grammaticales; le décalage dans le temps peut être appréciable par suite de circonstances non encore étudiées et d'ailleurs difficiles à apprécier; en tout cas il ne se fait pas de révolution brusque dans le langage comme dans une structure politique».

- 16 Voir sa formulation très explicite: «Un état de langue, un état de société. La chronologie invite à les étudier conjointement, et en fait il y a parallélisme entre la floraison de la littérature en ancien français et le développement de toutes sortes d'autres faits sociaux, dans une certaine stabilité d'ensemble» (Cohen 1947: 75). Cohen reconnaît lui-même que la démonstration de cette corrélation s'avère difficile là où on ne peut étudier de façon détaillée des faits du passé (encore) mal connus (Cohen 1947: 92). Voir aussi Cohen (1940-48: 837 et 840).
- 17 Voir la critique de Cohen, qui insiste sur l'étude intégrée du développement langagier dans toutes ses connexions sociales (Cohen 1947: 79).
- 18 Pour l'emploi des concepts *unification* et *différenciation* en tant que notions structurantes, voir par exemple Cohen (1947: 27-28, 65, 77, 82, 84, 86).

(b) celui du processus évolutif d'une langue comme *combat*¹⁹ – double combat, en fait, puisque l'élaboration d'une langue implique une lutte «externe» (contre d'autres langues) et une lutte «interne» (entre variétés et registres d'une langue).

«Et ici commence, en plus de l'histoire interne de l'évolution du français, une double histoire qu'il faut suivre constamment si on veut réellement se rendre compte des faits: lutte du français contre les autres langages parlés en France; et lutte du français écrit contre le latin qui a longtemps subsisté pour certains usages et dont les positions ont été enlevées une à une (en dehors de l'usage religieux où il subsiste encore dans le culte catholique)». (Cohen 1947: 74)

(c) celui de l'enchevêtrement de deux dichotomies (présentes chez Saussure): celle entre le point de vue diachronique et le point de vue synchronique et celle entre une linguistique externe et une linguistique interne²⁰. Ainsi, Cohen envisage les faits linguistiques et extralinguistiques sous quatre angles qui marient les visées externe et interne, diachronique et synchronique:

- (i) d'un point de vue de la synchronie externe, Cohen étudie les différents types de langage, comme les langages spéciaux (argots, langages des banlieues), les langages régionaux, et, bien sûr, la langue nationale;
- (ii) d'un point de vue de la synchronie interne, la langue est analysée comme un système phonétique et grammatical;
- (iii) dans l'étude diachronique externe, Cohen examine les facteurs socio-historiques à l'origine de l'évolution linguistique;
- (iv) dans l'étude diachronique interne, il envisage les effets de ces facteurs sur le système du langage, conjointement avec les lois propres d'évolution de ce dernier.

19 La notion de «combat» sert aussi de fil conducteur à l'histoire de la langue française de Hagège (1996); cf. Swiggers (2004b).

20 Sur les dichotomies saussuriennes et, tout particulièrement, sur la distinction critiquable entre linguistique *interne* et linguistique *externe*, cf. Swiggers (2001).

Si dans un premier temps, il convient de connaître le français et son évolution jusqu'à nos jours dans ses différents plans d'organisation (morphosyntaxe, phonétique, orthographe, lexicque, stylistique, prononciation), il s'agit ensuite de fournir l'indispensable bagage linguistique diachronique où placer la connaissance synchronique du français actuel. La compréhension des principales étapes de la constitution du français, la connaissance de ses rapports avec les dialectes, la prise de conscience de sa «conversion» en langue nationale²¹, de son rayonnement et de la place de la francophonie vers 1950, voilà l'objet d'analyse de l'*Histoire d'une langue: le français*, où deux histoires s'enchevêtrent: une histoire du système linguistique et une histoire de sa «manifestation»²² (élaboration, diffusion, contacts) dans des contextes socioculturel, institutionnel, politique, économique et géographique changeants.

3. L'articulation et la mise en œuvre du projet

Comment Marcel Cohen a-t-il construit son histoire du français ?

L'auteur a voulu brosser une histoire qui soit «utile pour tous ceux qui s'intéressent à la science des sociétés» (Cohen 1947: 9). L'examen de ce programme doit répondre à trois questions:

- (1) Comment cette histoire est-elle organisée ?
- (2) De quelle façon, et dans quelle mesure, la visée sociale apparaît-elle dans l'exposé ?
- (3) L'auteur a-t-il réussi à montrer la pertinence (et l'originalité) de cette visée sociale sur l'histoire de la langue française ?

21 Sur ce processus, voir l'analyse intéressante de Lodge (1993).

22 Afin de documenter la «manifestation littéraire» de la langue, Cohen a ajouté, à la fin de quelques chapitres (chap. VI, VII, VIII, IX, XI, XII, XIII et XIV) de courts extraits de textes (littéraires et autres), censés illustrer l'évolution des formes grammaticales, de l'orthographe, du style (et éventuellement, de la versification). Les textes sont présentés sans notes ou commentaires.

Nous répondrons à la troisième question dans la dernière section («Coup d'œil rétrospectif: réussite ou échec ?»). Au préalable, il s'agit d'examiner l'exécution de la tâche.

Cohen structure son histoire du français non pas en sociologue²³, mais en linguiste (général et comparatiste). Cela appert de deux caractéristiques fondamentales de son ouvrage:

(i) L'approche du français comme *une* langue, et plus particulièrement comme un développement, parmi d'autres variétés romanes²⁴, du latin parlé²⁵, lui-même une des langues indo-européennes.

«Le latin, parcelle distincte de l'indo-européen, a été, à un moment donné, le langage d'une petite cité; sans changer sensiblement, il est devenu la langue d'un grand Empire; puis il s'est morcelé en divers groupes de dialectes parmi lesquels une réunification fractionnée s'est faite en plusieurs grandes langues». (Cohen 1947: 35)

«Le latin s'est transformé en français sur l'ancien territoire de la Gaule. Cette transformation n'a pas été rapide: la colonisation romaine a commencé dans le Sud de la Gaule, pendant la seconde moitié du deuxième siècle av. J.-C.; le serment de Strasbourg, qui est comme un acte de naissance du français, est de 842 ap. J.-C.». (Cohen 1947: 57)

«Faire l'histoire du français en particulier, c'est étudier comment on a passé sur un domaine donné d'une grande langue de civilisation à une autre grande langue de civilisation». (Cohen 1947: 54)

Ce processus millénaire est abordé dans une perspective proprement linguistique: Cohen traite de la structure de la langue latine, de ses variétés

23 Plus tard, il s'affichera comme «linguiste sociologue» (cf. Cohen 1957).

24 Sur la différenciation des langues romanes, cf. Cohen (1947: 50-53).

25 Cohen (1947: 50) recourt au terme traditionnel de *latin vulgaire*: «C'est en somme un autre état du latin, mal connu, qu'on dénomme le latin vulgaire, et auquel on rattache la formation de l'ensemble des langues romanes. La langue des comédies de Plaute (vers 254—194 av. J.-C.) donne quelque idée de certaines constructions et du vocabulaire du latin familier».

écrite et parlée, de son expansion, de son morcellement et de ses contacts avec d'autres langues²⁶.

(ii) Une macro-périodisation basée non sur des coupes socio-politiques, mais sur la répartition d'états de langue: «avant le français» (= *Première partie*)²⁷, «l'ancien français» (= *Deuxième partie*), «le moyen français» (= *Troisième partie*) et «le français moderne» (= *Quatrième partie*). Cette macro-organisation surplombe une division aux mailles plus fines, permettant un traitement de l'histoire en plus courte durée²⁸: la distribution de la matière sur différents chapitres (cf. le relevé dans l'Annexe) permet ainsi de «dégonfler» le caractère massif de ces étiquettes, forcément simplificatrices.

C'est à l'intérieur de ce cadre «mixte» – une macro-structure (celle des «Parties») organisée par grandes étapes linguistiques et une structure plus fine (celle des «Chapitres»), correspondant à des coupes chronologiques – que se range cette histoire sociale du français. Or, pour répondre à la deuxième question soulevée ci-dessus, comment cette perspective s'articule-t-elle ? On ne peut que constater que les titres des chapitres (cf. l'Annexe), à l'exception de ceux des chapitres XIII et XIV, ne font guère preuve d'une forte implication sociologique de la part de l'auteur. Toutefois, à l'intérieur des chapitres, la visée sociale se dessine plus clairement. Cela est, évidemment, moins le cas pour les périodes les plus reculées, celle «d'avant le français» et

26 On notera que Cohen s'abstient de traiter l'évolution du latin vers les langues romanes selon une terminologie «strataliste» (*substrats/superstrats*), avec laquelle il était pourtant familier (cf. Cohen 1940-48: 835-836); par contre, il accorde – à la suite de Meillet – une importance fondamentale au *bilinguisme* comme facteur de changement langagier (cf. Cohen 1947: 64).

27 Cette *Première partie* contient, comme premier chapitre, un exposé général sur «la fonction langage».

28 C'est surtout le cas pour la *Troisième partie* (où le moyen français des XIV^e et XV^e siècles est distingué de celui du XVI^e siècle) et davantage pour la *Quatrième partie* (où le français classique est séparé du français du XIX^e siècle et du français dit «contemporain»).

celle de «l'ancien français». Là, l'auteur se borne généralement à mentionner des faits qui relèvent de l'ethnohistoire et de l'histoire culturelle, comme: l'extension de la langue et de la culture latines; les populations celtiques de la Gaule et leur organisation politique, religieuse et sociale, qui a favorisé une romanisation rapide (Cohen 1947: 62-63); le rôle du christianisme; les invasions germaniques et leurs conséquences linguistiques²⁹. Cohen dégage deux phénomènes extrêmement importants pour l'évolution de la langue: la création d'abbayes, lieux où se rassemblent des personnes appartenant à diverses couches de la population (Cohen 1947: 68) et les nouveaux établissements terriens des envahisseurs germaniques, qui regroupent, à côté de leurs congénères, des agriculteurs germains et gallo-romains. Il s'agit là de «faits sociaux»³⁰ qui ont marqué de façon durable la situation des langues – le latin écrit, le latin parlé, les vernaculaires – et qui ont modifié les conditions de la communication culturelle³¹.

Les chapitres V et VI, consacrés à l'étape de l'ancien français, du XI^e au XIII^e siècle, témoignent de la difficulté de l'entreprise, dont Cohen est d'ailleurs bien conscient:

«Peut-on essayer d'expliquer sa prononciation, sa grammaire, ses ressources de style, en rapport avec les traits caractéristiques de la société de ce temps ? Avec l'esprit français à ce moment de son développement ? Avec l'origine et la constitution physique des gens de cette époque et de ce lieu ? Avec le climat, la nourriture, et les autres conditions de vie ? [...] Peut-être la science linguistique, en se développant, pourra-t-elle plus tard trouver certaines formules de ces rapports, malgré la difficulté qui subsistera toujours pour étudier dans le détail des faits passés incomplètement connus». (Cohen 1947: 92)

29 Cf. Cohen (1947: 66-69), où est analysée la «dislocation» de la Romania en «différentes langues nationales».

30 Qu'il faut distinguer des traces «ponctuelles» laissées dans le vocabulaire ou dans la toponymie et l'anthroponymie (cf. Cohen 1947: 69).

31 Voir à ce propos l'analyse magistrale de Banniard (1992).

L'ancrage sociologique ne vise pas à rendre compte de la structure de la langue – sur ce point, Cohen reprend les données qu'on trouve dans les grammaires historiques du français³² –, mais à montrer les forces de différenciation et d'unification dans l'évolution de la langue. Sous le terme fédérateur de «période féodale», Cohen³³ traite du cloisonnement des patois, de la pression centralisatrice exercée par l'Église (Cohen 1947: 77), par la royauté et les centres commerciaux (Cohen 1947: 78) et par les traditions scripturaires (Cohen 1947: 79 et 83)³⁴, et du rôle unificateur d'une littérature «féodale» (Cohen 1947: 83-89) en langue vernaculaire.

Dans son analyse du moyen français (Chapitres VII et VIII: *Le moyen français et l'établissement de l'administration royale (XIV^e et XV^e siècles); Le français à l'époque de la Renaissance (XVI^e siècle)*), Cohen étoffe la perspective sociologique en s'intéressant à l'influence des arts et des techniques (par ex. les progrès en navigation, cf. Cohen 1947: 141) et à l'accroissement de la masse de personnes instruites (Cohen 1947: 147), grâce entre autres à l'invention de l'imprimerie. S'il consacre plusieurs pages à la culture humaniste et au mouvement de la Réforme, on doit noter qu'il n'étudie pas en profondeur leur impact sur la langue française³⁵, sauf, évidemment, pour ce qui concerne l'influence sur l'orthographe (Cohen 1947: 163-166). Mais il n'omet pas de signaler qu'au XVI^e siècle la langue française devient non seulement une cible de la politique royale (cf. l'ordonnance de Villers-Cotterêts, 1539), mais aussi un sujet de théorisation et de normalisation grammaticale: on assiste à une institutionnalisation d'une conscience linguistique française, la langue devenant digne d'étude.

32 Cohen semble se baser le plus souvent sur Brunot et Bruneau (1933) et sur l'œuvre monumentale de Nyrop (1914–29).

33 Cohen (1947: 76-78) utilise le terme de *société féodale*, renvoyant ainsi à l'œuvre classique de Marc Bloch (1939-40).

34 Pour un aperçu plus ample, voir Beinke et Rogge (1990).

35 Cf. les remarques trop succinctes (Cohen 1947: 160, 168) sur le rôle des traductions vernaculaires de la Bible et sur la langue et le style des écrivains de la Réforme.

Le «travail sur la langue» est le fil rouge de l'histoire sociologique de la langue française à l'âge classique³⁶ (cf. dans le chapitre IX, la section «Le travail sur la langue», Cohen 1947: 184-188, et dans le chapitre XI, la section «Les travaux sur la langue et l'orthographe», Cohen 1947: 219-221). Ce travail sur la langue – se concrétisant dans des traités d'orthographe, des grammaires, des dictionnaires, des ouvrages de remarques et d'observations sur la langue – va de pair avec une période de paix relative (Cohen 1947: 177), d'essor économique, d'innovation scientifique et de diffusion du savoir général, grâce aux journaux et gazettes et à l'activité de sociétés et d'académies. Le français devient la langue de la science, de la philosophie et de la diplomatie internationale³⁷. Or il s'agit là d'un français normé, modelé sur le «bon usage» de la Cour et de la «bonne société» (Cohen 1947: 186); mais à côté de ce bon usage, existent divers autres usages:

«Et alors intervient la notion de classe. Les langages sont divisés suivant les bases territoriales; ils sont divisés aussi d'après le compartimentage social en chaque endroit, suivant le fait fondamental: un langage par groupe. Mais dans toute société différenciée (et toutes celles qu'on connaît le sont plus ou moins) chaque individu appartient à plusieurs groupes (par exemple: famille, classe d'âge, groupe professionnel). Aussi, est-il normal que chacun parle, suivant les interlocuteurs à qui il s'adresse et les milieux où il se trouve, soit des langages nettement différents (par exemple patois et français), soit des nuances différentes d'un même langage (ainsi français «familier» ou français «distingué»)). (Cohen 1947: 186)

Le XVIII^e siècle – «le siècle des idées» (Cohen 1947: 215) – continue le travail sur la langue, en renforçant l'approche «raisonnée» des structures linguistiques, entamée au XVII^e siècle. Ce siècle des Lumières, plus mouvementé au plan de la politique intérieure et internationale, est

36 Voir les chapitres IX (*Le français classique au siècle de l'autorité (1589–1715)*), X (*Structure du français*) et XI (*Le français classique au siècle des idées (1715–1789)*).

37 Sur le recul du latin, voir Cohen (1947: 182-184).

marqué par la montée de la bourgeoisie³⁸ et par plusieurs mouvements de modernisation (aménagement de routes; machines hydrauliques) ainsi que par d'importants progrès dans les sciences (sciences mathématiques, sciences de la nature, sciences de l'homme), entraînant un renouvellement du langage des sciences. L'érudition se diffuse, grâce aux quotidiens et hebdomadaires, et elle se cristallise dans les entreprises encyclopédiques (un genre brillamment représenté par l'*Encyclopédie* dirigée par Diderot et d'Alembert); en même temps, le français «classique» commence à pénétrer lentement dans les provinces. La langue écrite reste fortement normée, mais des mots familiers entrent dans certains genres littéraires. Toutefois, le français est loin d'être le bien commun des Français, faute d'un enseignement généralisé:

«L'opinion publique s'exprime de plus en plus, et c'est essentiellement celle de la bourgeoisie riche et aisée, les travailleurs manuels et les paysans n'étant pas encore instruits, la plupart des paysans ne parlant même pas français». (Cohen 1947: 215)

À partir du chapitre XII (*Le français pendant la Révolution et sous Napoléon, 1789–1815*), Marcel Cohen adopte une attitude profondément imprégnée par l'idéologie marxiste tant dans sa terminologie et dans ses interprétations de l'histoire que dans sa focalisation sur certains événements de l'histoire. Les mouvements sociaux ont influencé la langue française durant cette période agitée: la langue française a permis de façonner les concepts devenus centraux dans l'idéologie linguistique de la Révolution. Le désir d'union et d'intercompréhension entre tous les hommes s'oppose alors à la diversité des patois³⁹. Néanmoins, Marcel Cohen ne constate pas

38 Celle-ci passe «hardiment à la critique publique des puissances établies» (Cohen 1947: 215).

39 Notons que Cohen (1947: 295-297) fait une distinction, pour les variétés parlées sur le territoire de la France, entre *patois* (d'origine latine), *langues régionales* ou «petites langues» (comme l'alsacien, le flamand, le breton et le basque) et *variétés régionales* du français.

de réel recul territorial des variétés régionales à cette époque. Ce mouvement d'émancipation a accouché d'une nation souveraine et unie devant être défendue au nom d'un sentiment national. Si la fonctionnalité du langage a peu souffert durant cette période, en revanche, le vocabulaire a subi une profonde mutation. En réalité, les conséquences de la Révolution ne résident pas dans un changement interne mais dans le nouveau rôle «national» de la langue. Plus tard, en 1815, à la suite de la défaite de Napoléon, le français perdra son statut d'unique «langue diplomatique».

Le point de vue sociologique de Cohen se manifeste le plus nettement – cela n'a rien d'étonnant – dans les trois chapitres (XIII, XIV et XV) qui concernent le français des XIX^e et XX^e siècles. Les titres, fort parallèles, des chapitres XIII et XIV sont significatifs à cet égard: *Le français et le régime bourgeois du suffrage restreint (1815–1848)* et *Le français et le régime bourgeois du suffrage universel (1848–1936)*. Dans son analyse de l'évolution de la langue française dans la première moitié du XIX^e siècle – plus exactement, le tiers de siècle qui suit les guerres napoléoniennes et le Congrès de Vienne (1814–1815) –, Cohen insiste sur la prise du pouvoir par la bourgeoisie: d'abord la bourgeoisie terrienne (l'ancienne aristocratie), ensuite la bourgeoisie riche, soutenant le duc d'Orléans, qui deviendra le roi Louis-Philippe. Cohen relève dans cette période les germes du capitalisme industriel: si l'industrie mécanisée tardera à s'installer, l'exploitation des mines, dûment organisée, profitera de l'apparition du chemin de fer. De plus, la conquête de l'Algérie prélude à la mise en place d'une véritable politique de colonisation.

L'image que Marcel Cohen peint de la société, en quête d'une émancipation générale, est celle d'une séparation entre classes:

«Les classes restaient bien distinctes par les habitudes et le costume. [...]

On était ou n'était pas un «monsieur» ou une «dame». Les commerçants étaient tenus, privés de loisirs et d'air, à la boutique et à l'arrière-boutique.

Le peuple était sans prestige et sans force, n'étant défendu par aucune association; les ouvriers s'ankylosaient et se déchiraient entre eux dans

les compagnonnages, subissaient les bas salaires et les interminables journées de travail». (Cohen 1947: 245)

En même temps, cette période se caractérise par la mise en place d'un système d'enseignement primaire, prévoyant (sans l'imposer toutefois) une scolarisation étendue. Cohen (1947: 246) caractérise cette évolution comme une *bureaucratisation* de la grammaire (et de l'orthographe), comme matière nationale. Elle a contribué à répandre un enseignement du français basé sur la langue écrite, sans véhiculer une normalisation trop stricte du français.

La longue période 1850⁴⁰–1936 est traitée dans un chapitre unique (le chapitre XIV): cette période se caractérise par une «unité» au plan de l'histoire sociale et au plan des «destinées» de la langue (Cohen 1947: 259). De 1850 à 1936, la langue française n'a cessé de s'étendre à l'ensemble de la nation, devenant le bien commun de tous. Parallèlement, un mouvement d'expansion porte le français bien au-delà de ses frontières. Le brassage ethnographique et géographique de la Guerre de 1914–18 porte un coup d'arrêt décisif aux pratiques dialectales, alors que le Traité de Versailles, rédigé en anglais et en français, marque le déclin du français comme «langue diplomatique»⁴¹. Réalité paradoxale: au moment où le français l'avait emporté sur le latin et sur les dialectes à l'intérieur de son territoire, il subit une retentissante défaite linguistique sur le plan international. À la suite de la Première Guerre mondiale, la société traverse une profonde mutation: transformation capitale du rôle de la femme, désir d'indépendance des jeunes, la machine au service de tous les hommes. La mise en place d'une institution gratuite, obligatoire, neutre et laïque se concrétise. Cohen, dans son jugement concernant l'évolution de l'enseignement inférieur, moyen et supérieur en France, manifeste un net anticléricalisme (Cohen 1947: 275).

40 En fait: 1848. Pour les raisons de ce choix chronologique, cf. Cohen (1947: 259): «C'est en 1848 que s'est produit le premier heurt violent entre la classe bourgeoise et la classe ouvrière, pourvue d'un commencement d'organisation et de doctrines».

41 Voir à ce propos les remarques de Levy (1948).

Le dernier siècle de l'histoire du français décrit par Marcel Cohen se caractérise par un processus de «démocratisation linguistique»: la langue (écrite) devient l'apanage de tout un chacun (Cohen 1947: 316-317). La langue française est «prise en possession» (Cohen 1947: 349) par l'ensemble du peuple, grâce à l'instruction généralisée, aux journaux, au cinéma et à la radio. Dépourvus d'enseignement et d'écriture normalisée, les dialectes, qui subissent une francisation accrue, reculent. L'usage du latin écrit s'est à peu près éteint, tout comme l'emploi liturgique du latin; le français s'établit hors des frontières nationales.

Marcel Cohen analyse la différenciation du français sous la pression d'habitudes régionales: le français moderne n'a pas de dialectes, mais des «nuances» (Cohen 1947: 298) locales de nature accentuelle et phonologique (segmentale). C'est la problématique de la limite et des interactions continues entre le français régional, le français dialectal, le dialecte et le français.

Le dernier chapitre (Chapitre XV) consacré au «français contemporain» porte essentiellement sur la variation langagière selon l'éducation et selon «les différents langages du français» (c'est le titre d'une sous-section; Cohen 1947: 316)⁴². La question du français écrit et du français parlé, déjà envisagée auparavant (Cohen 1947: 197), est reprise ici. Cohen avance l'idée suivante: puisque le français ne s'est pas sclérosé et que nous ne sommes pas obligés de nous en tenir à la syntaxe et au vocabulaire des modèles déterminés du passé, nous écrivons le langage que nous parlons, même si il faut distinguer différents emplois (cf. Cohen 1947: 317). Le français, langue de civilisation, se décline désormais en registres, en classes et en groupes. Parmi les différentes «espèces» de français, il y a le français «normal» (Cohen 1947: 324), que le peuple, désormais mieux instruit, maîtrise de mieux en mieux. En même temps, les locuteurs français manient une langue flexible et variable en conformité avec les situations d'emploi:

42 Cohen (1947: 322) parle aussi de «différentes espèces».

«Surtout, il faut bien se rendre compte que chaque individu passe fréquemment d'une nuance de langage à une autre, suivant le milieu où il se trouve, suivant qu'il cause, explique, enseigne, suivant qu'il parle ou qu'il écrit, suivant qu'il écrit une lettre, un rapport, un article de journal, un roman, un poème. On parle ou on écrit d'une manière plus ou moins «distinguée», ou «vulgaire» ou «grossière». (Cohen 1947: 322)

4. Coup d'œil rétrospectif: réussite ou échec ?

Par le public visé, par l'arrière-fond de son auteur, et par son but, *l'Histoire d'une langue: le français* se voulait une histoire sociale de la langue française⁴³. Au terme de cette analyse, il convient de revenir à la troisième question soulevée ci-dessus: l'auteur a-t-il atteint son objectif ?

Nous estimons que la réponse doit être nuancée. On reconnaîtra – avec trois recenseurs, John Orr (1948), Roger Levy (1948) et Barbara Wind (1950)⁴⁴ –, que l'intention de l'auteur est fort louable et qu'il a rassemblé un grand nombre d'informations pertinentes pour son propos – surtout en ce qui concerne les XIX^e et XX^e siècles –, mais on ne peut se soustraire à l'impression que la «face sociale» de cette histoire de la langue française reste trop confinée à des aspects «externes»: l'expansion, la régularisation, le rayonnement, l'enseignement de la langue. La «démocratisation linguistique» (cf. Cohen 1947: 259)⁴⁵ est un fait social (et sociolinguistique) extrêmement important, mais il aurait fallu en examiner les effets sur les structures linguistiques elles-mêmes, et cela pour toutes les «étapes» de l'histoire linguistique⁴⁶.

43 Il est clair que par son optique Cohen se rattache de près à l'entreprise de Brunot (1905-38); il signale d'ailleurs l'importance fondamentale de *l'HLF* (cf. Cohen 1947: 355). *L'Histoire d'une langue: le français* de Cohen se différencie davantage des ouvrages de Dauzat (1930, 1944), plus orientés vers la grammaire historique, et de celui de von Wartburg (1934), qui retrace l'histoire de «l'esprit français» à travers l'histoire de la langue (cf. Cohen 1947: 355-356).

44 Voir aussi les remarques pertinentes de Droixhe et Dutilleul (1990: 438).

45 Ou «prise de possession du français par les Français» (Cohen 1947: 349).

46 Notons d'ailleurs que Cohen lui-même admet que si le «tournant romantique»

On pourra aussi reprocher à Marcel Cohen de ne pas avoir explicité certains concepts de base. S'il est vrai que l'auteur expose en quelque détail sa conception de la «fonction langage», on ne peut que constater qu'il utilise le concept de «société» sans trop le définir⁴⁷. Les linguistes regretteront tout particulièrement l'absence d'une définition opératoire (chez un disciple de Meillet !) de la «langue»: si Marcel Cohen prête beaucoup d'attention à des phénomènes comme la centralisation linguistique, la régression des dialectes, l'expansion (nationale et internationale) de la langue, l'emploi de la langue dans la littérature, on doit noter que l'auteur se replie sur un concept assez restreint de «langue», comme système phonétique et grammatical, séparé d'ailleurs du vocabulaire⁴⁸. On est loin d'une visée proprement écolinguistique, qui envisage une langue comme (a) un polysystème de structures formelles, (b) un ensemble de réseaux expressifs en co-variation avec des phénomènes

est d'importance «capitale» dans l'histoire de la langue française, on ne saurait parler de *langue romantique* (Cohen 1947: 253). Il y a donc là tout au plus un lien entre l'esprit du temps et le *style* (littéraire).

- 47 Il incombe au lecteur de se forger une idée de la conception de Cohen de la «société» à partir d'indications dispersées sur: la distinction en classes; la division en groupes professionnels; les «mouvements sociaux»; les institutions; le degré d'instruction; les modes vestimentaires, etc.
- 48 Voir ce passage fort significatif: «Dans une très large mesure, la prononciation et la grammaire d'une langue forment un système impénétrable; elles sont apprises en corps, d'un coup, par les enfants de chaque génération et ne subissent que des changements insensibles et inconscients; la législation ni la mode n'y peuvent changer que des détails infimes. Fait social par excellence, cette partie du langage ne subit pourtant pas directement et immédiatement le contre-coup des événements sociaux, qui ne s'y fait sentir qu'à la longue et d'une manière qu'il est très difficile d'apprécier justement. La seule chose qui se formule clairement, c'est le fait général qu'un système de langue déterminé appartient à un groupe social déterminé [...] Au contraire, dans une très large mesure, le vocabulaire est inorganisé et pénétrable». (Cohen 1947: 125) — Sur la conception de la structure (linguistique) chez Cohen, voir par exemple Cohen (1940-48). Cohen se rattache sur ce point à la conception de Meillet, qui n'accordait pas au vocabulaire le caractère de système; cf. Mounin (1966) et Swiggers (2010).

socio-culturels, (c) un espace communicatif, (d) une tradition discursive, et, enfin, (e) une entité glottopolitique.

Annexe:

Table des matières de *Histoire d'une langue: le français*

Préambule (9-10)

Note sur la confection et l'usage du livre (11-12)

Première Partie: Avant le français

Chapitre I: La fonction du langage (15-19)

Chapitre II: Les familles de langues et l'origine indo-européenne du latin (20-34)

Chapitre III: Le latin, sa structure, son expansion et son morcellement (35-56)

Deuxième Partie: L'ancien français

Chapitre IV: La lente formation du français dans le haut Moyen Âge (57-74)

Chapitre V: L'ancien français et la période féodale (du XI^e au XIII^e siècle) (75-91)

Chapitre VI: La structure de l'ancien français et l'origine de ses principaux traits (92-132)

Troisième Partie: Le moyen français

Chapitre VII: Le moyen français et l'établissement de l'administration royale (XIV^e et XV^e siècles) (139-154)

Chapitre VIII: Le français à l'époque de la Renaissance (XVI^e siècle) (155-174)

Quatrième Partie: Le français moderne

Chapitre IX: Le français classique au siècle de l'autorité (1589–1715)
(175-201)

Chapitre X: Structure du français (202-214)

Chapitre XI: Le français classique au siècle des idées (1715–1789)
(215-227)

Chapitre XII: Le français pendant la Révolution et sous Napoléon
(1789–1815) (228-242)

Chapitre XIII: Le français et le régime bourgeois du suffrage restreint
(1815–1848) (243-259)

Chapitre XIV: Le français et le régime bourgeois du suffrage universel
(1848–1936) (260-315)

Chapitre XV: Le français contemporain (316-344)

Appendice (Mise au point 1939–1950) (345-348)

Coup d'œil d'ensemble (349-354)

Références (355-378)⁴⁹

Index des Noms de personnes et des noms communs significatifs (378-382)

Table des matières (383-388)

Références bibliographiques

BANNIARD, Michel. *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*. Paris: Études augustiniennes, 1992.

49 La riche bibliographie que contient l'ouvrage doit être considérée comme un support qui accompagne la présentation de la matière. Elle n'est pas exploitée ponctuellement dans l'ouvrage, conformément à la résolution de Cohen de ne point surcharger le contenu en références ou en notes de bas de page. Elle couvre les différentes périodes étudiées.

BEINKE, Christiane et ROGGE, Waltraud. Französisch: Geschichte der Verschriftung. In: HOLTUS, Günter *et al.* (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. V/1, p. 471-493. Tübingen: Niemeyer, 1990.

BLOCH, Marc. *La société féodale*. Paris: Albin Michel, 1939-40. (2 vols)

BRUNEAU, Charles. *Petite histoire de la langue française*. Paris: A. Colin, 1955-58. (2 vols)

BRUNOT, Ferdinand. *Histoire de la langue française des origines à nos jours*. Paris: A. Colin, 1905-38. [9 tomes publiés à la mort de F. Brunot en 1938; l'œuvre a été continuée et actualisée après sa mort]

BRUNOT, Ferdinand et BRUNEAU, Charles. *Précis de grammaire historique de la langue française*. Paris: Masson, 1933.

CATACH, Nina. Marcel Cohen. *Le français moderne* 43, p. 190-191, 1975.

CAZENEUVE, Jean. *Sociologie de Marcel Mauss*. Paris: Presses Universitaires de France, 1968.

COHEN, David. (éd.). *Mélanges Marcel Cohen. Études de linguistique, ethnographie et sciences connexes offertes par ses amis et ses élèves à l'occasion de son 80^e anniversaire*. La Haye: Mouton, 1970.

COHEN, Marcel. *Le parler arabe des Juifs d'Alger*. Paris: Champion, 1905.

COHEN, Marcel. *Couplets amhariques du Choa*. Paris: Imprimerie Nationale, 1924. (= 1924a)

COHEN, Marcel. *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*. Paris: Leroux, 1924. (= 1924b)

COHEN, Marcel. Vue d'ensemble sur l'étude du langage. *L'Année Sociologique* 3^e série t. 2, p. 835-840, 1940-48.

COHEN, Marcel. *Histoire d'une langue: le français (des lointaines origines à nos jours)*. Paris: Éd. Hier et Aujourd'hui, 1947.

COHEN, Marcel. *Linguistique et matérialisme dialectique*. Gap: Ophrys, 1948.

COHEN, Marcel. *Le langage: structure et évolution*. Paris: Éditions Sociales, 1950. (= 1950a)

COHEN, Marcel. *Regards sur la langue française*. Paris: Éditions Sociales, 1950. (= 1950b)

COHEN, Marcel. *Pour une sociologie du langage*. Paris: Albin Michel, 1956.

COHEN, Marcel. Souvenirs sur Lucien Lévy-Bruhl par un linguiste sociologue. *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 147, p. 124-126, 1957.

COHEN, Marcel. *La grande invention de l'écriture et son évolution*. Paris: Imprimerie Nationale & Klincksieck, 1958.

COHEN, Marcel. *Nouveaux regards sur la langue française*. Paris: Éditions Sociales, 1963. (= 1963a)

COHEN, Marcel. *Encore des regards sur la langue française*. Paris: Éditions Sociales, 1963. (= 1963b)

COHEN, Marcel. *Toujours des regards sur la langue française*. Paris: Éditions Sociales, 1970.

COHEN, Marcel. *Matériaux pour une sociologie du langage*. Paris: Maspero, 1971.

COHEN, Marcel. *Une fois de plus des regards sur la langue française*. Paris: Éditions Sociales, 1972.

DAUZAT, Albert. *Histoire de la langue française*. Paris: Payot, 1930.

DAUZAT, Albert. *Les étapes de la langue française*. Paris: Presses Universitaires de France, 1944.

DROIXHE, Daniel et DUTILLEUL, Thierry. Französisch: Externe Sprachgeschichte. In: HOLTUS, Günter *et al.* (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. V/1, p. 437-471. Tübingen: Niemeyer, 1990.

HAGÈGE, Claude. *Le français, histoire d'un combat*. Paris: Éd. Michel Hagège, 1996.

LEVY, Roger. compte rendu de COHEN (1947). *Politique étrangère* 13, p. 102-103, 1948.

LODGE, Anthony R. *French: from Dialect to Standard*. London: Routledge, 1993.

MAUSS, Marcel. *Sociologie et anthropologie*. Paris: Presses Universitaires de France, 1966.

MEILLET, Antoine et COHEN, Marcel. (éds). *Les langues du monde*. Paris: Champion, 1924.

MOUNIN, Georges. La notion de système chez Antoine Meillet. *La Linguistique* 2/1, p. 17-29, 1966.

NYROP, Kristoffer. *Grammaire historique de la langue française*. Paris: Picard, 1914-29. (6 vols)

ORR, John. compte rendu de COHEN (1947). *The Modern Language Review* 43, p. 270-271, 1948.

SWIGGERS, Pierre. La linguistique historico-comparative d'Antoine Meillet: Théorie et méthode. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 39, p. 181-195, 1985.

SWIGGERS, Pierre. Les fondements théoriques de la sociologie du langage: Marcel Cohen et l'approche sociale du langage. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 92/1, p. 27-47, 1997.

SWIGGERS, Pierre. 'Comme un canard couvé par une poule': Saussure devant l'objet de la linguistique (générale). *Incontri linguistici* 24, p. 11-21, 2001.

SWIGGERS, Pierre. Autour du concept d'histoire de la langue: le français et les autres langues romanes. In: SUSO LÓPEZ, Javier – LÓPEZ CARILLO, Ricardo (éds), *Le français face aux défis actuels. Histoire, langue et culture*, vol. I, p. 271-289. Granada: APFUE – GILEC, 2004. (= 2004a)

SWIGGERS, Pierre. compte rendu de HAGÈGE (1996). *Revue de Linguistique romane* 68, p. 249-253, 2004. (= 2004b)

SWIGGERS, Pierre. Antoine Meillet et sa visée de la linguistique (générale). In: RAVELET, Claude et SWIGGERS, Pierre (éds), *Trois linguistes (trop) oubliés: Antoine Meillet, Sylvain Lévi, Ferdinand Brunot*, p. 21-40. Paris: L'Harmattan, 2010.

VON WARTBURG, Walther. *Évolution et structure de la langue française*. Leipzig / Berlin: Teubner, 1934. [Nombreuses rééditions remaniées]

WIND, Barbara H. compte rendu de COHEN (1947). *Neophilologus* 34, p. 54-56, 1950.